

DU BON USAGE DU « RITUEL DE L'INITIATION CHRÉTIENNE DES ADULTES »

LE CENTRE NATIONAL DE PASTORALE LITURGIQUE, devenu aujourd'hui Service national de pastorale liturgique et sacramentelle, a publié en 1999 l'ouvrage intitulé *Du bon usage de la liturgie*¹. De nombreuses fiches portant sur le bon usage du chant d'entrée, de la procession des dons, de la goutte d'eau, du psaume... ont été réalisées par le regretté Claude Duchesneau. Le titre de cette conférence est l'occasion de lui rendre hommage, et cela avec d'autant plus de force que, si quelques éléments de ces fiches peuvent avoir vieilli, elles méritent toujours d'être exploitées dans des formations liturgiques.

Plus un instrument est performant, plus on prend de risques à mal l'utiliser. Il me semble que c'est par analogie

Louis-Marie CHAUVET, curé de paroisse dans le diocèse de Pontoise et professeur émérite à l'Institut catholique de Paris, spécialiste en théologie des sacrements, a notamment publié Le Corps, chemin de Dieu, Paris, Bayard, 2010.

1. CNPL, *Du bon usage de la liturgie*, Paris, Éd. du Cerf, coll. « Guides Célébrer », 4, 1999.

le cas du *Rituel de l'initiation chrétienne des adultes (RICA)*². C'est ce que je vais développer en soulignant, dans une première partie, combien cet outil est en effet performant du fait de ses immenses richesses, pour en venir, dans une seconde partie, à quelques réflexions concernant sa mise en œuvre dans la pratique pastorale ordinaire. Je m'arrêterai donc sur ce qui m'apparaît constituer, de ce point de vue, des limites, dues, pour une part, à un contenu où n'a pas toujours été évitée la tentation d'« archéologisme » et, d'autre part, à un mode d'emploi qui n'est pas toujours adéquat.

Les immenses richesses du *RICA*

« Immenses richesses » : le qualificatif est fort, mais il a été choisi à dessein car ce rituel est une vraie « perle » aux multiples facettes. Il brille par sa richesse théologique (à elles seules, les « Notes doctrinales et pastorales » sont exemplaires), par les qualités des symboles rituels mis en œuvre dès l'entrée en catéchuménat et même, à certains égards, avant celles-ci, par les possibilités d'adaptation qu'il offre au regard de la diversité des contextes culturels et situations personnelles. Nous ne pouvons ici considérer que quelques-unes de ces riches facettes.

Un itinéraire qui prend son temps

C'est d'abord l'ensemble de l'itinéraire proposé qui mérite attention. Cet itinéraire est relativement long : on prend le temps ! Or, cela apparaît particulièrement important en cette affaire. Important, d'abord pour une raison

2. *Rituel de l'initiation chrétienne des adultes*, nouvelle édition, Paris, Desclée-Mame, 1997, adaptation française de l'*editio typica* de l'*OICA, Rituale romanum, Ordo initiationis christianae adultorum*, editio typica, Città del Vaticano, Typis Polyglottis Vaticanis, 1972.

théologique qu'on peut résumer par la formule devenue célèbre de Tertullien³ : « *Non nascuntur, fiunt christiani* » (« On ne naît pas chrétien, on le devient »). Cela a évidemment des conséquences sur la manière dont on est « fait » chrétien. Origène l'avait déjà noté, en parlant des philosophes de son époque qui accueillaient n'importe qui dans leur école du moment que les personnes versaient leur dû, tandis que les postulants chrétiens devaient patienter plusieurs années sans être d'ailleurs sûrs d'être finalement appelés au baptême...

C'est que l'adhésion au Christ demande une conversion de l'intelligence, du cœur et des mœurs, ainsi qu'une fréquentation des Écritures, qui ont besoin de temps ! À quoi s'ajoute aujourd'hui la difficulté, pour beaucoup de catéchumènes, de s'acclimater aux manières de la communauté chrétienne et de s'intégrer dans celle-ci. Le *RICA* est donc sage de requérir que l'on prenne son temps. Cela vaut dès le départ, à savoir durant la période qu'il appelle le « précatéchuménat » ou la « première évangélisation », temps « destiné à faire mûrir une véritable volonté de suivre le Christ⁴ ». Les discernements à faire, les motivations à décanter sont si délicats aujourd'hui qu'il est en effet « de grande importance » de ne pas précipiter l'entrée en catéchuménat. Ensuite, il faut prendre son temps durant la période du catéchuménat lui-même, laquelle dure en moyenne deux années au moins, durée qui « dépend à la fois de la grâce de Dieu, de la participation personnelle de chaque catéchumène et du soutien apporté par la communauté locale⁵ ».

Le cheminement vers le baptême est donc relativement long. Les actuelles conditions culturelles et sociales ne font d'ailleurs que renforcer cette lenteur. Beaucoup d'adultes qui demandent un jour le baptême n'ont presque aucun

3. TERTULLIEN, *Apologétique* (18, 4), Paris, Les Belles Lettres, 1998.

4. *RICA*, n° 65-66, p. 33.

5. *Ibid.*, n° 104, p. 60.

repère chrétien. Il leur faut du temps pour saisir ce qui est en jeu dans l'Évangile, notamment (mais pas seulement) au plan de la représentation de Dieu. Il leur faut du temps pour se convertir à ce Dieu qui bouscule les représentations « communes » qu'on avait de lui au départ, un Dieu qui déconcerte à mesure qu'on le découvre et qui ne répond pas aussi bien aux attentes qu'on l'avait pensé. Il leur faut du temps pour « se faire » à une Église, à des prêtres, à des chrétiens qui déçoivent, n'étant pas aussi « bien » qu'on l'avait cru au départ. Il leur faut du temps pour avoir le courage de se positionner comme chrétiens par rapport à leur entourage et de ne pas masquer leur nouvelle « différence » qui dérange parce qu'on n'est plus tout à fait le même, que ce soit au sein du couple d'abord, de la famille, parmi les amis ou les collègues de travail... Il faut du temps, enfin, pour soigner les blessures enfouies qui, dans un groupe de type « initiatique », en général assez chaleureux, peuvent se réveiller, et pour les « traiter »... Pour parler plus savamment, à la manière de Paul Ricœur, il faut du temps pour passer de la « préfiguration », celle de leur vie en quête de relecture ou de nouveau formatage, à la « refiguration » proprement chrétienne de cette vie, moyennant la « configuration » des textes bibliques et liturgiques dans lesquels Dieu se dit et se donne⁶. On ne s'étonne finalement pas de ce que beaucoup de ceux qui viennent à la foi chrétienne ont le sentiment, au tout début, que le cheminement qu'on leur demande est bien long, mais que, par la suite, ce cheminement leur apparaisse bien court...

6. Voir P. RICŒUR, *Temps et Récit*, t. I : *L'Intrigue et le Récit historique*, Paris, Éd. du Seuil, 1983 ; t. II : *La Configuration dans le récit de fiction*, Paris, Éd. du Seuil, 1985 ; t. III : *Le Temps raconté*, Paris, Éd. du Seuil, 1985.

Un cheminement catéchuménal proposé comme un véritable lieu initiatique

Par « lieu initiatique », j'entends un « milieu » qui permet une expérience d'entrée progressive dans le « mystère du Christ ». Cette expérience se fait dans et par un groupe qui a plusieurs caractéristiques.

Ce groupe, assez restreint, est composé d'initiateurs et de catéchumènes. Les interactions y sont relativement fortes. Il peut naître chez le catéchumène un sentiment de se trouver quelque peu en « marge » : en marge de la société ambiante à l'égard de laquelle on prend quelque distance ; en marge également de la communauté chrétienne dont on ne fait pas encore partie.

Dans ce groupe, on « apprend » en faisant et en vivant : ce qu'il s'agit d'apprendre n'est pas de l'ordre d'un savoir scolaire, ni même d'un savoir-faire d'apprentissage, mais d'un savoir-être. C'est la raison pour laquelle le groupe n'est pas seulement un « lieu », mais un « milieu » : l'initiation s'effectue non seulement au sein de ce groupe, mais aussi par lui, en permettant au catéchumène de vivre le type de relation filiale et fraternelle qu'il s'agit d'établir avec Dieu et entre disciples du Christ.

Dans et par ce groupe, ce qui est transmis n'est pas simplement de l'ordre de ce que les initiateurs ont compris et expérimenté, mais de l'ordre de la Tradition fondatrice : c'est cette vivante Tradition que l'Église, celle d'hier (l'Église apostolique) et celle d'aujourd'hui (l'Église catholique), transmet et qu'elle continue de recevoir dans l'acte même de sa transmission. « Je vous ai transmis ce que j'ai moi-même reçu » (1 Co 11 et 15). Le groupe de catéchuménat est donc en osmose constante avec la grande Église dont il fait connaître la Tradition biblique, liturgique, théologique et spirituelle.

Dans ce groupe, se crée un sentiment identitaire d'appartenance, qui se traduit spontanément par un « nous » ou « nous autres »... Il existe un « nous autres, les catéchumènes », qui est nourri non seulement par les réunions d'ap-

profondissement de la foi, mais aussi par cet élément de toute initiation : le franchissement en groupe des diverses étapes qui jalonnent le parcours. Bien évidemment, celui-ci débouche, normalement, sur un « nous autres, les chrétiens », qui est l'une des marques à la fois subjective et objective d'une initiation réussie...

En tout cas, c'est bien tout cela que vise le *RICA*. Et c'est bien en vue de tout cela qu'il propose le long cheminement catéchuménal et les multiples possibilités liturgiques qu'il offre.

Richesse rituelle et théologique des diverses étapes du parcours

Parmi ces possibilités liturgiques, il convient de relever la richesse rituelle et théologique des diverses étapes qui structurent le parcours. Celle de l'entrée en catéchuménat, d'abord. C'est un vrai rite de passage, avec changement de statut. En effet, le rite principal est le marquage par la croix du Christ, marquage que l'on peut rapprocher des scarifications pratiquées dans de nombreux rites de passage de sociétés archaïques ou, plus directement, de la circoncision juive. Ce rite de la « signation » est extrêmement parlant : marquage du front, puis des oreilles, des yeux, de la bouche, du cœur et des épaules, avec parole brève et appropriée à chaque fois, marquage effectué par des personnes laïques animatrices du groupe de catéchuménat, puis marquage du corps tout entier par le prêtre⁷. Un tel rite parle de lui-même, et il est vécu comme impressionnant non seulement par ceux qui deviennent catéchumènes, mais aussi par les chrétiens de l'assemblée. La force en est d'autant plus grande que le prêtre prend soin de préciser que « c'est le Christ lui-même » qui marque ainsi les personnes⁸. On est en pleine sacramentalité, et cette sacramentalité est exercée à la fois

7. *RICA*, n° 90.

8. *Ibid.*, n° 88.

par les personnes laïques, qui exercent à ce moment un véritable « ministère », et par le prêtre. On se trouve bien, dès lors, à une étape réelle *du* baptême, et non pas seulement *vers* le baptême. Le changement de statut, qui se concrétise par l'inscription des noms sur le registre des catéchumènes⁹, est déclaré officiellement par le prêtre : « N. et N., vous êtes maintenant catéchumènes. Entrez pour prendre part avec nous à la table de la Parole de Dieu¹⁰. » Son contenu théologique est livré à travers l'affirmation que les catéchumènes « appartiennent déjà à la maison du Christ » (« *iam de domo Christi sunt* »), une manière de reprendre la parole de saint Augustin à leur propos : « *christiani sunt, nondum fideles*¹¹ ». Évidemment, il va de soi que ce rite demande à être fait, autant que possible, à l'entrée de l'église, et que le « entrez... » qui le suit soit exécuté par une démarche d'avancée dans l'« église » terme à écrire aussi bien avec que sans majuscule¹².

On peut faire des remarques largement semblables à propos de l'autre grande étape du catéchuménat : celle de l'appel décisif, présidée par l'évêque dans la cathédrale (ou une église qui symbolise celle-ci), le premier dimanche de carême. Là encore, les rites, très simples, sont d'une grande force symbolique et marquent un nouveau « passage » : de catéchumènes, ils deviennent « appelés » ou « élus ». Il s'agit, en donnant son nom pour les sacrements de l'initiation à Pâques, de « tirer un trait » signifiant la conversion de sa vie à l'Évangile du Christ. On est, ici encore, en pleine sacramentalité, puisque l'évêque (notons : rien de moins que l'évêque lui-même !), en prononçant le nom des « élus », agit « au nom du Christ et de l'Église¹³ ».

La puissance symbolique des rites déborde les deux grandes étapes de passage précédemment évoquées. Elle est à l'œuvre dans celle des scrutins, ou de la transmission du

9. *Ibid.*, n° 76.

10. *Ibid.*, n° 95.

11. *Ibid.*, n° 77.

12. *Ibid.*, n° 78.

13. *Ibid.*, n° 133.

tout au long du catéchuménat que la communauté ecclésiale est appelée à jouer un rôle d'engendrement. Ce n'est pas faire de mauvais archéologisme que de souligner à ce propos combien, dans la mise en œuvre pastorale du *RICA*, la communauté ecclésiale peut être sollicitée : la célébration de l'entrée en catéchuménat ou de l'accueil dans l'Église en vue du baptême, celle des scrutins de carême, la transmission du Symbole de la foi, la grande veillée pascale avec les rites si riches du baptême, de l'onction et de l'eucharistie donnent à cette communauté le sentiment que c'est bien en son sein que, grâce à l'Esprit Saint, des « créatures nouvelles » (Rm 8) sont engendrées. Et, ainsi qu'on l'a déjà signalé, elle-même bénéficie de ce processus : elle s'enrichit de ce qu'elle donne.

Arrêtons là la réflexion sur les richesses du *RICA*. On aurait pu en développer bien d'autres éléments, y compris le temps de la mystagogie. Ce qui a été dit suffit largement pour rappeler combien ce *RICA* est un bel outil, non seulement pour « faire » de nouveaux chrétiens, mais aussi et simultanément pour redonner aux chrétiens cette fierté – humble fierté bien sûr – dont ils manquent aujourd'hui et que, pourtant, tout le contexte culturel et social devrait contribuer à accentuer ; un bel outil donc pour stimuler une communauté chrétienne en la nourrissant de manière à la fois hautement intelligente et hautement spirituelle... Nous n'en sommes dès lors que plus à l'aise pour pointer les limites de ce rituel.

Les limites du *RICA*

Nous laissons ici de côté les responsables pastoraux (prêtres, diacres, laïcs) qui n'utilisent que de loin le *RICA*. À mon avis, ils manquent une belle opportunité, que ce soit par a priori idéologique – « c'est loin de la vie, trop compliqué, trop long... » – ou, si l'on peut dire, par a priori affectif – « il faut aux catéchumènes plus de contacts directs avec Dieu et Jésus, plus de prières... ». Ces responsables qui « savent » mieux que tout le monde ce dont les catéchumènes ont

besoin risquent fort de rendre ceux-ci victimes de leurs projections. La distance que requiert et que soutient la programmation traditionnelle et institutionnelle sur laquelle repose tout rituel, pourrait leur faire, au contraire, du bien... Venons-en donc à l'immense majorité des responsables du catéchuménat, celle qui essaie d'utiliser au mieux le *RICA*. Comme annoncé, les limites que je voudrais pointer tiennent à la fois au contenu du rituel et à sa mise en œuvre pastorale.

Quant à son contenu

Selon une opinion que je partage avec d'autres, la limite principale du *RICA* réside dans le fait qu'il a été par trop décalqué, soit dans le vocabulaire soit dans les propositions rituelles, sur les rites des premiers siècles. Le problème n'est pas tant de s'être inspiré, et même fortement, des traditions liturgiques des III^e-VI^e siècles et des sacramentaires anciens des VII^e-XI^e siècles. Un tel enracinement dans une mémoire longue, qui résiste aux modes passagères ou aux évolutions culturelles rapides, est au contraire un « plus » et confère au rituel un poids de tradition qui renforce son caractère proprement ecclésial : l'Église « sainte », qui initie au mystère du Christ, est bien l'Église « une », celle d'aujourd'hui dans sa « catholicité », en tant que cette catholicité est nourrie de fidélité à son « apostolicité ».

La limite relevée est plus probablement liée à la sorte de fascination qu'a exercée la liturgie des III^e-V^e siècles sur l'ensemble de la réforme liturgique du Concile. Cette sorte de fascination est elle-même consécutive à l'importance des travaux qui, durant les décennies précédant le Concile, ont permis la redécouverte enthousiaste de l'Antiquité chrétienne et particulièrement des liturgies anciennes. Tout cela eut une influence déterminante sur l'ensemble de la réforme liturgique voulue par Vatican II. C'est ainsi que « l'âge d'or » de l'initiation chrétienne a exercé une influence considérable sur l'élaboration du *RICA*. Du coup, celui-ci a peut-être été victime d'un certain déficit herméneutique. Je

pense, par exemple, au renvoi des catéchumènes avant l'oblation eucharistique, aux nombreuses propositions de « bénédictions » et d'« exorcismes mineurs » qui sont faites au long du catéchuménat, à la règle des trois scrutins, etc.

Le renvoi des catéchumènes avant l'oblation eucharistique et même, généralement, avant la prière universelle ne relève-t-il pas d'une tendance « archéologisante » ? Nous n'en sommes plus à l'époque de la discipline de l'arcane, où l'on devait conserver secrets les mystères chrétiens pour éviter leurs « contrefaçons diaboliques », pour parler comme Clément d'Alexandrie, et, plus positivement, pour exciter le désir des futurs baptisés de « découvrir » enfin le secret des chrétiens, un peu comme le secret du masque dans les rites d'initiation de nombreuses sociétés archaïques. Certes, et heureusement, une rubrique demande d'« accueillir les catéchumènes dans un autre lieu pour qu'ils puissent avec quelques fidèles exprimer leur joie et leur expérience spirituelles ». D'autre part et surtout, ce renvoi est demandé « si cela ne présente pas de difficultés particulières », étant entendu qu'il doit exister « de sérieuses raisons » pour un non-renvoi¹⁸.

Du point de vue pastoral, il serait en effet dommage de permettre aux catéchumènes de faire pratiquement tout ce que font les baptisés. En ce sens, on ne peut qu'appuyer la demande, si les catéchumènes demeurent pour l'eucharistie, de « veiller à ce qu'ils ne prennent pas part à la célébration eucharistique à la manière des baptisés, et n'y exercent pas de fonctions particulières¹⁹ ». Sans doute même faut-il aujourd'hui insister en ce sens, tant sont grands les risques culturels, sous prétexte de non-discrimination, de laisser faire n'importe quoi. Cela est peut-être particulièrement vrai pour les enfants non encore baptisés. Certains responsables pastoraux, prêtres, diacres ou laïcs les autorisent par exemple, sans discernement, à apporter le pain et le vin au moment de la procession des dons, voire leur donnent l'ab-

18. *RICA*, n° 101.

19. *Ibid.*, n° 101.

solution « comme à leurs camarades ». Cette absence de distinction symbolique dans les statuts ne fait que brouiller davantage l'image et l'identité des chrétiens. Pourquoi désirer le devenir si cela ne change rien ? Il n'est donc pas question de céder à la tentation, très démagogique, d'un nivellement général. Marquer une différence par un renvoi des catéchumènes peut ainsi avoir une vertu pédagogique auprès de tous ; raison pour laquelle on peut considérer que cela vaut la peine d'être fait de temps en temps.

Mais le faire régulièrement pose d'autres problèmes, probablement plus graves. On sait en effet combien, dans notre culture, les catéchumènes ont de difficultés à comprendre ce que fait l'Église durant la messe et à se sentir à l'aise dans l'assemblée ; et combien ils ont de difficultés à faire leur règle de participation à chaque dimanche. Même au moment de leur baptême, alors qu'ils ont pourtant effectué pour certains un important chemin de conversion au Christ, cette participation régulière est loin d'être acquise. D'ailleurs, on sait combien ces néophytes demeurent fragiles : la grande majorité d'entre eux n'arrivent pas à intégrer une telle règle. Non par mauvaise volonté, mais simplement parce qu'ils n'en perçoivent pas la pertinence pour leur vie chrétienne. Il me semble clair, dans ces conditions, que leur demander de quitter l'église avant l'eucharistie elle-même, à supposer que les raisons en soient bien comprises, ne fait que redoubler ces difficultés et fragiliser leur avenir chrétien. C'est une évidence : l'individualisme, la perte des mémoires collectives, les déstabilisations de toutes sortes qui caractérisent nos sociétés occidentales (post)modernes ne nous permettent pas de « copier » ce qui fonctionnait bien dans les sociétés archaïques. La théologie, au sens le plus noble du terme, requiert certes d'être nourrie par la Tradition, à commencer par celle de l'époque des Pères, mais elle requiert aussi de pratiquer l'herméneutique de cette Tradition en fonction des différences culturelles. Celles-ci peuvent même être si importantes que vouloir reproduire, dans nos conditions actuelles, des pratiques qui étaient théologiquement et pastoralement excellentes dans l'Antiquité ou au Moyen Âge, c'est leur faire produire un contre-effet. C'est le cas, à mon sens, du renvoi systématique des caté-

chumènes, lequel semble n'être pas bien « reçu » par de nombreux pasteurs qui, par ailleurs, sont heureux de l'ensemble du *RICA*. Cette réception difficile n'est-elle pas l'indice d'un certain défaut d'herméneutique dans l'élaboration du rituel ?

On pourrait en dire à peu près autant du vocabulaire. Des termes comme « exorcismes » (fussent-ils qualifiés de « mineurs » !), « scrutins », « élus », etc. ne semblent pas très heureux... La difficulté vient de ce que chacun d'eux cumule deux inconvénients possibles : leur caractère fortement archaïque et l'ambiguïté par rapport à l'usage habituel de ces termes. Certes, il est bien d'autres termes de la langue chrétienne qui paraissent archaïques, comme « catéchèse », « catéchumène », « eucharistie », ainsi que de multiples expressions comme « cela est juste et bon », « Dieu éternel et tout-puissant » ou « prends pitié de nous ». Je soutiens d'ailleurs volontiers l'idée que cela est plutôt une chance : en effet, l'écart fait signe vers autre chose, et c'est à partir d'un écart entre la langue liturgique et la langue habituelle que « ça parle chrétien ». Le mystère du Christ se donne à rencontrer d'abord dans un certain décalage « hétérotopique ». Point trop n'en faut cependant. En ce domaine comme en bien d'autres, tout est affaire de dosage : l'accumulation d'archaïsmes et l'ambiguïté des mots peuvent dépasser les limites d'un bon dosage.

N'en va-t-il pas de même avec la règle des trois scrutins ? « On célébrera trois scrutins (normalement aux 3^e, 4^e et 5^e dimanches de carême) ; pour de sérieuses raisons, l'évêque peut dispenser de l'un d'entre eux, ou même, pour des raisons extraordinaires, de deux d'entre eux ²⁰. » Pourquoi une telle insistance ? Nous avons mis plus haut en relief la beauté liturgique et spirituelle de ces scrutins. Mais leur accumulation quelques semaines avant le baptême, surtout si elle est liée (comme à mon sens il est bon de le faire) à la transmission du *Credo*, ne risque-t-elle pas de créer un certain malaise ? Malaise chez les catéchumènes, un peu las de

20. *Ibid.*, n° 55.

se voir « mis en spectacle » de manière répétée dans le cadre de la paroisse (même si l'un des trois scrutins est célébré généralement par l'évêque dans un autre lieu du diocèse) ; malaise également chez leurs accompagnateurs qui soupçonnent de trop faire porter à ces catéchumènes – ce « trop » pouvant être interprété comme une manière inconsciente d'« instrumentaliser » les néophytes, alors susceptibles de valoriser fortement des marqueurs chrétiens à l'heure où l'Église est, d'un point de vue social et culturel, en perte de vitesse.

Les propositions de célébrations de la Parole de Dieu, notamment (mais pas seulement) le dimanche – célébrations pouvant donner lieu à des « exorcismes mineurs » et se terminer par des bénédictions – sont riches. Elles peuvent être utiles dans des parcours de catéchumènes plus ou moins chaotiques, tentés parfois par le découragement devant les difficultés, notamment celle de se positionner clairement par rapport à eux-mêmes et à leur passé, mais aussi par rapport à autrui dans leurs relations familiales, amicales ou professionnelles, ainsi que par rapport à l'Église et à Dieu. Les textes de prières pour ces exorcismes et ces bénédictions, ainsi que les gestes d'imposition des mains, éventuellement faits par des laïcs délégués par l'évêque, sont beaux et souvent forts²¹. Tout cela, qui peut être fait avec souplesse dans le cadre d'une réunion de catéchuménat, appartient à la richesse du *RICA*. L'appellation archaïque d'« exorcisme », en revanche, ne semble pas très heureuse pour les raisons susdites et empêche une meilleure réception de ces propositions.

Quant à sa mise en œuvre

Mais, plus encore que ces éléments de contenu, c'est sans doute la mise en œuvre du *RICA* qui peut créer des limites au plan pastoral. Notamment, quand elle est trop « appliquée » et, du même coup, plutôt rigide. La sagesse proverbiale qui

21. *Ibid.*, n° 51 et 111.

déclare que « le mieux est l'ennemi du bien » demande ici à être entendue. Si riche, je le redis encore, est le *RICA* qu'on peut être tenté de vouloir l'employer intégralement. On se laisse ainsi aller, avec la conviction qu'on ne fait pourtant que mettre en œuvre le meilleur de la théologie et de la liturgie, voire de la spiritualité, à une idéalisation qui risque d'en irriter plus d'un. Cet excès touche notamment d'« anciens » chrétiens qui ressentent fortement le décalage entre, d'une part, une vie chrétienne bien ordinaire, même si elle est certes engagée, et, d'autre part, ce chrétien idéal qu'on leur met sous les yeux. La liturgie souffre aujourd'hui fréquemment de déficiences dans le choix et l'exécution des chants, dans les prises de parole, dans la gestuelle, dans la « noble simplicité » qui, selon la *Constitution sur la sainte liturgie*, doit marquer les rites. Mais elle peut souffrir, inversement, de trop de richesse.

En matière de liturgie et, plus largement, de « dévotion », il faut de la pudeur, cette même pudeur sur laquelle Geneviève Hébert a si bien écrit, dans son article « Petit éloge phénoménologique de la pudeur en matière de dévotion et ailleurs ²² ». La pudeur réside dans « l'entre-deux du dire et du taire, du montrer et du cacher », par quoi « le fond affleure à la surface sans s'y perdre ²³ ». En rappelant, en somme, que « *less is more* », la pudeur est « comme l'humble écho dans l'attitude humaine de l'attente eschatologique ²⁴ ». Alors, « loin d'être l'idole qui arrête le regard, le visible (celui des rites liturgiques, en l'occurrence) est l'icône qui demande qu'on la traverse en direction d'un Autre qu'elle-même ²⁵ ». Il me semble qu'une mise en œuvre quelque peu massive du *RICA* peut manquer de pudeur. Par « massive », j'entends moins ici les liturgies « criardes » que l'insistance un peu lourde sur l'exécution de tous les rites et le sentiment quelque peu gêné de « mise

22. G. HÉBERT, « Petit éloge phénoménologique de la pudeur, en matière de dévotion et ailleurs », *LMD*, 218, 1999, p. 131-144.

23. *Ibid.*, p. 132.

24. *Ibid.*, p. 136.

25. *Ibid.*, p. 141.

en spectacle » des catéchumènes qui peut en découler. La limite à cet égard est d'ailleurs mouvante selon le contexte (personnes, lieux et circonstances). C'est donc également le contexte qui, outre les observations théologiques susdites, nécessite de la souplesse. Autant je plaide du point de vue pastoral pour un engagement pastoral décidé en faveur du *RICA*, en raison des richesses théologiques, spirituelles et pastorales que j'ai rappelées, autant simultanément je crois nécessaire, dans le contexte des décennies en cours, de souligner l'importance d'une certaine mise à distance. La pudeur, rappelée ci-dessus, sait justement mettre en valeur sans appuyer.

Il en va de ce sujet un peu comme des chants dans la liturgie. La vague émotionnelle, intimiste et piétiste sur laquelle dans nos églises « surfent » nombre d'entre eux, répond sans doute à une demande. Demande d'ailleurs bien compréhensible dans le contexte général de déstabilisation que nous connaissons. Toutefois, si la pastorale ne peut ignorer cette requête, elle doit l'« éduquer » avec ce qu'il faut de pédagogie et, donc, de résistance à l'immédiateté : celle du « je » individualiste moderne au détriment du « nous » ecclésial, ou encore celle d'un discours quasi-« gnostique » sur la « présence ». De même, et cela à l'inverse de ce que nous avons connu à la fin du *xx*^e siècle, la mise en œuvre du *RICA* souffre moins aujourd'hui d'un risque de rejet du rite (encore que cette tendance subsiste ici ou là) que d'une insistance un peu lourde et d'un glissement vers l'immédiateté émotionnelle dans sa mise en œuvre²⁶.

Conclusion

« À quoi sert un rituel ? » : telle est la question très générale qui, du point de vue des organisateurs, était posée en

26. On peut regretter à cet égard que, par-delà la diversité polémique des écoles qui caractérise cette science, les problématiques psychanalytiques soient trop peu sollicitées sur ce point.

amont de cet exposé sur le *RICA*. Reprenant quelques éléments majeurs de la question ainsi traitée, la réponse tient en trois traits et une modalité. Un rituel rappelle la dimension ecclésiale de la liturgie, comme le souligne avec une force inégalée la *Constitution sur la sainte liturgie* :

Les actions liturgiques ne sont pas des actions privées, mais des célébrations de l'Église, qui est « le sacrement de l'unité », c'est-à-dire le peuple saint réuni et organisé sous l'autorité des évêques. C'est pourquoi elles appartiennent au Corps tout entier de l'Église, elles le manifestent et elles l'affectent²⁷.

Cette ecclésialité est enracinée dans une tradition vivante qui fait du rituel le témoin de la « longue » mémoire de l'Église et lui permet ainsi de résister à des changements culturels rapides. Enfin, parce que programmé, et programmé par l'Église universelle, un rituel tranche dans le vif des « sujets », ce qui est particulièrement important dans une culture individualiste et « narcissique » : le rituel « s'impose » ! Encore faut-il éviter à partir de cela (telle est la modalité annoncée) de se laisser aller à une sorte de fascination rituelle qui engendrerait fixisme ou rigidité. Le rituel demande d'être appliqué avec pudeur et souplesse, ce qui, du point de vue existentiel, signifie « avec humanité » et, du point de vue chrétien, signifie « avec fraternité ».

Louis-Marie CHAUVET

27. CONCILE VATICAN II, *Constitution sur la sainte liturgie*, n° 26.

Résumé

Le *RICA* est un rituel d'une très grande richesse, aussi bien pastorale et spirituelle que liturgique et théologique. Cette appréciation positive ne met que mieux à l'aise pour en pointer certaines limites, que ce soit au niveau du contenu lui-même, qui paraît démarquer parfois de trop près les pratiques de « l'âge d'or » du catéchuménat, ou au niveau de l'usage que l'on en fait lorsque, « séduit » par ses richesses, on veut les mettre toutes en valeur...